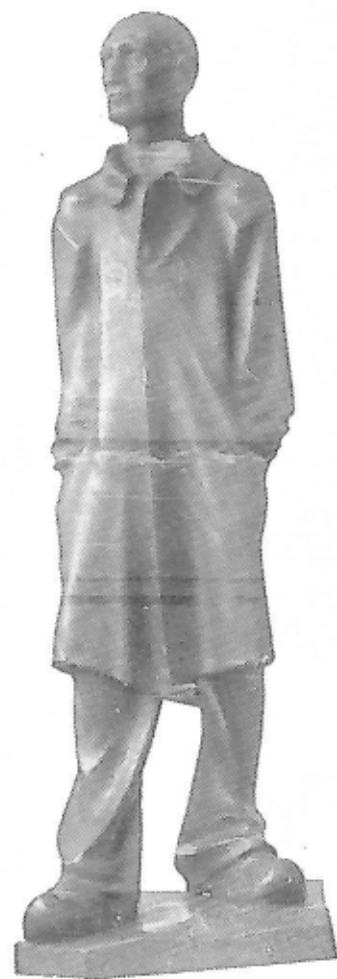


Française



DACHAU

CAMP DE CONCENTRATION

Française



DACHAU

CAMP DE CONCENTRATION

Camp de Concentration

Dachau

par

Nico Rost

(Amsterdam)

4. édition

Comité International de Dachau

Siège: 65, rue de Haerne, Bruxelles, Belgique.

Imprimerie: Nüremberg.

Traduit du Néerlandais en Allemand par Edith Rost-Blumenberg.

Traduit de l'Allemand en Français par Liliane Ehrlich.

Sur la couverture est reproduite une photographie du monument érigé devant le Crématoire du Camp de Concentration de Dachau.

Sculpteur: Fritz Koelle.

Printed by
Eigendruck

Introduction

Cet opuscule a pour but de renforcer en l'approfondissant la première impression du visiteur. Il veut dévoiler, au moyen de quelques faits, de simples événements (choisis parmi tant d'autres), les souffrances terribles que l'on infligea ici à des hommes, les crimes combien infâmes et diaboliques commis en ce lieu sous le régime nazi; il devrait attirer votre attention sur le devoir et la responsabilité immense qui nous incombent, particulièrement envers la jeunesse, pour que chacun, à sa façon, selon sa conviction personnelle et dans son propre milieu, puisse contribuer à ce que jamais, jamais plus, un camp de concentration comme celui de Dachau ne renaisse.

C'est pourquoi, ce petit ouvrage est à la fois un «guide» pour l'ancien camp de concentration de Dachau »et une étude historique, richement documentée sur les premiers camps de concentration d'Allemagne.

Les survivants de Dachau et les proches de ceux qui y laissèrent leur vie projettent pour l'année 1963 la construction d'un monument international, sur l'ancienne place d'appel du camp. Ce monument n'aura pas seulement pour effet de mettre en garde les générations futures contre toute réapparition du nazisme, et de rendre un hommage aux Martyrs et aux Résistants; il constituera aussi le constant rappel de la fraternité née de la souffrance et d'un combat que les répressions nazies ne purent jamais affaiblir.

Il existe déjà un MUSEE DU CAMP, de jour en jour mieux documenté; il montre au visiteur ce qui a été et ce qui ne doit plus jamais se reproduire; il montre aussi la puissance de la solidarité et de la fraternité.

Les anciens détenus, soucieux de l'avenir de la jeunesse et animés de la volonté de lui épargner un sort semblable, souhaitent que de nombreux élèves, accompagnés de leurs maîtres, visitent régulièrement le musée, pour y développer leur sens de la liberté et de l'amitié.

Le message des anciens prisonniers du camp de concentration de Dachau peut se résumer comme suit:

LUTTONS POUR PLUS D'HUMANITE

Déjà en 1933

Visiteur d'aujourd'hui, savez-vous que le camp de concentration de Dachau existait déjà en 1933?

Comme tant d'autres, avez-vous cru, vous aussi, que ce lieu d'épouvante n'était apparu qu'avec la deuxième guerre mondiale? Ignorez-vous aussi que la porte de ce camp de concentration s'était déjà, depuis de nombreuses années, refermée, bien souvent pour toujours, sur des dizaines de milliers de victimes?

Dès 1933, le 25 mars exactement, fut entamée la construction du camp de concentration de Dachau, sur le territoire d'une fabrique de munitions, datant de la première guerre mondiale; ce sont évidemment des prisonniers qui durent y exécuter tous les travaux. Et bientôt, des barbelés électrifiés et cinq miradors assurèrent la surveillance du camp, bientôt aussi les baraques devinrent «l'enfer de Dachau»; chaque mètre carré fut imprégné de la sueur et du sang des détenus.

Le premier mai 1933, le camp comptait 1.200 prisonniers, en grande majorité des prisonniers politiques de Munich, Nuremberg, Augsburg, et d'autres lieux de Bavière et d'Allemagne du Sud: c'étaient des membres du Parti social-démocrate et du Parti communiste, de nombreux catholiques, beaucoup de juristes et de médecins juifs.

En ce même mois de mai de l'année 1933, les policiers du camp assassinèrent des prisonniers, les premiers d'une chaîne interminable d'hommes, qui pendant douze longues années, jusqu'en 1945, ne devait plus jamais se rompre.

Peu à peu, le nombre de bâtiments et de baraques s'accrût à un point tel qu'on put y entasser, à la fin d'avril 1945, plus de 32.000 prisonniers. A cela s'ajoutaient encore environ 35.000 détenus qui étaient restés jusqu'alors dans des camps extérieurs au «camp mère», si l'on peut se permettre cette association cynique de mots.

On enfermait ici, ne l'oublions pas, non seulement les Allemands adversaires du régime d'Hitler, mais aussi des déportés de tous les pays occupés par les nazis, pour la seule raison que ces personnes, chacune à sa façon, avaient combattu le nazisme et le militarisme allemand, le détestait ou étaient détestées par lui, que, patriotes sincères, elles ne voulaient ni livrer leur pays, ni le laisser piller et qu'elles s'étaient dressées contre l'ennemi. Des dizaines de milliers de ces résistants durent payer de leur vie

leur attitude. Il est peut-être possible de se représenter une ou deux victimes, à la rigueur même une dizaine, leur agonie et leur mort. Mais la souffrance indescriptible, la mort atroce de dizaines de milliers de personnes, cela, aucune imagination, aucun homme n'est capable de le comprendre. Ici, la terrible réalité dépasse tout ce que l'homme peut concevoir.

A combien s'élève le nombre de victimes du seul camp de Dachau? De nombreux bilans ont été dressés, mais pas un ne correspond à la réalité. Ainsi, «la Commission d'Enquête Internationale» d'Arolsen donne les chiffres suivants:

morts en captivité	27.734
morts après la libération	1.704
total	29.438

Le fichier de la Commission d'Enquête ne tient compte ici que des morts dont le nom est connu; en outre, le dénombrement ne commence qu'à partir de 1940, de sorte que ceux qui moururent entre 1933 et 1940, ceux dont on ignore le nom et les nombreux morts qui, dans les dernières semaines précédant la libération, ne furent pas enregistrés, ne figurent pas sur leurs listes.

De plus, d'après le témoignage digne de foi d'anciens prisonniers ayant travaillé dans les bureaux du camp, les chiffres d'Arolsen doivent au moins être triplés, car le nombre de victimes tombées en dehors du camp, dans les transports vers Dachau ou de Dachau vers d'autres camps, est considérable. Le «Journal de Dachau» du 25 avril 1955 relate même que 235.00 prisonniers trouvèrent la mort dans le camp de concentration de Dachau entre 1933 et 1945.

Le nombre précis des victimes ne sera probablement jamais connu; en effet, les recenseurs des camps de la mort, si minutieux dans leur tâche, ont, à la fin de leur règne, falsifié sciemment et systématiquement des statistiques horribles qui mentionnaient entre autres les raffinements des assassins, dans l'espoir de voiler et d'étouffer leurs crimes.

Aucun bilan de SS ne réussit à cacher la mort de nos dizaines de milliers de camarades.

Puissions-nous toujours honorer leur mémoire dans le même esprit que celui qui inspira ces paroles à l'écrivain allemand Heinrich Mann:

«Aucun de nous ne mourait volontiers. Aucun de nous ne mourait avec raison. Le bien de l'humanité et notre propre

bien n'exigeaient pas ces affamés, ni ces fusillés. Pensons aux morts comme à des créanciers. Ce qui, depuis lors, est devenu meilleur dans notre vie, est traversé par leur mort. Nous, les vivants, les artisans de la vie, nous poursuivons notre route, avec ces morts, main dans la main.»

Quelques dates entachées de sang

L'histoire du camp de Dachau offre, de 1933 à 1945, une suite ininterrompue de tragédies humaines; chacune d'elles, en fait, mériterait une description détaillée; elles constituent autant d'accusations contre le régime nazi.

Voici quelques unes des principales dates de cette histoire:

1933: le 25 mars, le camp de concentration de Dachau est créé et placé sous la surveillance de la police locale.

A la fin de juin, cette dernière est remplacée par des unités SS. Une période d'arbitraire et de terreur commence.

En juillet, un grand nombre de dirigeants syndicaux sont livrés au camp. Parmi eux: Unterleitner de Munich, Wernthaler et Edelmann de Augsburg, Kupfer de Nuremberg et Rummer de Penzberg. En décembre, le député au Reichstag, Hans Beimler, réussit le rare exploit de s'enfuir du camp. Peu après, il publiait «L'Enfer de Dachau», le premier témoignage visuel sur les atrocités de ce camp de concentration allemand, un document qui aurait dû ouvrir les yeux du monde.

1934: une série de chefs SA sont fusillés au camp de Dachau à la suite du putsch de Röhm. Tous les détenus doivent assister aux exécutions.

1936: à la fin du mois d'avril, on organise aussi des élections dans le camp de concentration de Dachau. Le dépouillement des voix révèle une défaite totale du Parti national-socialiste: pour le public, on transforme naturellement cette défaite en victoire à 99%. Après les élections, c'est le règne de la terreur systématiquement organisée. La moindre faute est payée par des punitions barbares. (La pendaison, les coups de bâtons et le supplice qui consiste à lier les pieds et les poings du détenu.)

1937: On agrandit le camp. Les travaux s'exécutent dans la terreur. Tout doit se faire au pas de course.

1938: Après l'occupation de l'Autriche, presque tous les membres du Gouvernement autrichien sont envoyés au camp; il en va de même pour les responsables de syndicats, des instituteurs et des prêtres. Après le meurtre de l'envoyé de Rath, des milliers de juifs sont assassinés en novembre, à titre de représailles. Des centaines de Tziganes arrivent au camp.

1939: En automne, le camp de concentration de Dachau ne contient plus que 100 prisonniers; il est affecté à la formation de la division SS EICKE.

1940: Le 2 mars, la division «Formation SS» quitte le camp; celui-ci reprend ses anciennes activités. Des 1.600 prisonniers qui, lors de l'évacuation du camp, avaient été amenés à Mauthausen, 235 seulement reviennent, tous les autres sont morts entre temps. En été, un grand nombre d'intellectuels polonais, parmi lesquels 2.000 prêtres, sont transportés à Dachau et presque tous «liquidés».

1941: Le premier transport d'invalides est dirigé vers Hartheim, près de Linz, pour y être gazé: 3.250 prisonniers de Dachau furent gazés ici dans le courant de l'année. Le transport de Stutthof qui, à l'origine, se composait de 300 prisonniers, comptait déjà 55 morts à son arrivée à Dachau. On a relevé des traces de cannibalisme sur 13 cadavres. 67 prisonniers appartenant à ce transport moururent encore dans les trois jours qui suivirent. Les SS avaient à dessein emporté beaucoup trop peu de nourriture et de boisson, et, de plus, les wagons étaient si hermétiquement fermés qu'une grande partie des prisonniers durent mourir par asphyxie.

1942: Des prisonniers de guerre soviétiques sont amenés au camp et plusieurs milliers d'entre eux sont fusillés dans un enclos, à l'extérieur du camp. Les livres des crématoires mentionnent plus de 6.000 exécutés, mais on évalue à 13.000 et 15.000 leur total réel.

NOVEMBRE: une épidémie de typhus que les SS ne voulurent jamais combattre, tue 1.100 prisonniers.

1942—1943: Les tuberculeux sont soi-disant préparés à quitter le camp, mais ils sont assassinés dans le courant des «préparatifs».

1943: Arrivée des premières détenues femmes, la plupart sont des juives-polonaises ayant effectué antérieurement des kommandos à l'extérieur. Des transports de 1.800 Italiens arrivent au camp.

1944: Des prisonniers, évacués du camp de concentration de Natzweiler, arrivent à Dachau. Nombreux morts.

NOVEMBRE; des prisonniers allemands sont enrôlés de force aux Waffen-SS.

Un transport de la mort arrive de Compiègne. Officiellement, on annonce 2531 prisonniers français. 1537 seulement entrent au camp vivant, 984 sont morts. Quelques prisonniers avaient réussi à s'évader. Plus de 400 moururent au cours des trois semaines qui suivirent l'arrivée du transport. On constata à l'arrivée de ce transport des traces de cannibalisme.

92 officiers soviétiques sont fusillés parce qu'ils ont refusé de combattre contre leur patrie dans l'armée de Vlassov.

1945: 70 résistantes françaises sont pendues dans le camp de concentration (cf. «Les Alsaciens et les Lorrains à Dachau», par le prêtre François Goldschmitt, page 36).

26 avril des prisonniers allemands et autrichiens s'arment pour un kommando de travail et entreprennent, avec quelques habitants de la ville de Dachau, la tentative désespérée de prendre le camp d'assaut et de le libérer. 6 d'entr'eux tombent.

29 avril libération du camp par les Américains. A ce moment, le camp de concentration de Dachau comptait dans son installation centrale 31.432 prisonniers ses installations extérieures 36.246 prisonniers, soit au total 67.678 prisonniers appartenant à 26 nations différentes.

La plupart d'entr'eux étaient terriblement affaiblis par la maladie et la faim: des milliers moururent encore après la libération du camp.

Le 30 avril 1945, le rapporteur de la section PWBI de la 7ème armée américaine écrit:

«Il n'existe pas dans la langue anglaise de mots pour exprimer, ne fut-ce que superficiellement ce qu'est le camp de concentration de Dachau.»

Un jour comme les autres

Pour se faire une idée de la vie et des souffrances des prisonniers, le visiteur doit aussi savoir comment les jours, les jours ordinaires, s'écoulaient dans le camp. Mais il est presque impossible de décrire un de ceux-ci, car s'ils avaient tous les mêmes caractéristiques fondamentales, ils se suivaient sans toutefois se ressembler; chacun d'eux réservait une surprise, le plus souvent désagréable et dangereuse. Ce qu'un chef SS avait ordonné hier, était désavoué le lendemain; ce qui avait été commandé hier était interdit aujourd'hui. Chaque jour, de nouvelles mesures, de nouvelles chicanes qui représentaient autant de nouvelles menaces. Un jour «normal» commençait en été à 5 heures du matin et finissait à 7 heures du soir. S'il ne s'était rien passé de particulier, si les prisonniers n'avaient pas été contraints pour quelque faute commise, aussi bénigne soit-elle, de stationner pendant des heures sur la place d'appel, s'il n'y avait pas eu de séance soit d'épouillage soit toute autre invention des SS jusque tard dans la nuit, alors on pouvait dire que la journée avait été tout à fait ordinaire, banale. Voici comment elle s'était déroulée:

A cinq heures du matin, le chef de bloc faisait son apparition et chassait sans pitié de leur lit les prisonniers et, bien souvent, à cette occasion, les horions et les coups de pied pleuvaient.

Le premier appel de la sirène signifiait que tous devaient aller se laver. Et chacun courait aussi vite qu'il pouvait, car les groupes de 250 à 300 personnes ne disposaient que de deux douches circulaires, à huit places chacune.

Dans chaque chambre un homme était désigné pour aller chercher à la cuisine des prisonniers ce qu'on appelait le café du matin; c'est un de ces moments que les SS choisissaient pour le battre et le piétiner; l'homme tombait, renversant ainsi une partie du café ou bien s'ébouillantait bras et jambes.

A six heures, tous les lits devaient être faits selon les règles établies; la sirène retentissait à nouveau: rassemblement sur la place d'appel. Nous restions là debout jusqu'à 7 heures moins le quart. Dans les dernières années, en moyenne douze à quatorze mille hommes étaient présents; une partie se trouvait déjà au travail, les huit à dix mille prisonniers restants étaient à «l'infirmerie». Puis c'était l'ordre: «Former les commandos de travail!», et devant l'inévitable cohue, les SS frappaient à nouveau, sans pitié. Peu après, de longues colonnes franchissaient la porte du camp: sur laquelle les mots lâches et mensongers:

«ARBEIT MACHT FREI», «LE TRAVAIL REND LIBRE». Vers six heures du soir, après un rude labeur, pendant l'appel, nous nous posions toujours la même question angoissante: «Combien de temps cela va-t-il durer aujourd'hui? deux heures? trois heures? Peut-être plus longtemps encore? car c'était une partie de notre temps libre qui nous était volée. Quand nous pouvions alors enfin regagner nos baraques, notre «repas du soir» s'était entretemps refroidi...

Et à nouveau les sirènes retentissaient, à dix heures en été, à neuf heures en hiver: «Tous au lit». Le prisonnier qui, après ce signal, s'attardait au dehors des baraquements, était sur le champ abattu par les gardes des miradors.

Vingt minutes plus tard, un autre coup de sirène signifiait: «Éteignez les lumières!» et celui qui n'était pas alors couché sur la paille s'exposait à de graves dangers.

Ainsi s'écoulait une journée tout à fait ordinaire. Mais la plupart étaient bien plus terribles!

Ainsi passaient les jours, les semaines, les mois, les années, avec leurs visages de morts que nos camarades allemands connaissaient déjà depuis 1933...

La faim

La plus grande famine régnait au camp de concentration de Dachau parce que la nourriture manquait de matières grasses et même manquait tout court. Cette faim omniprésente pénétrait dans les esprits, les démoralisait à un point tel que beaucoup d'entre nous étaient acculés au désespoir.

Il est impossible de se représenter cela, à peine 17 ans plus tard, à l'époque des miracles économiques. C'est presque incroyable et pourtant c'est vrai: il y en eut parmi nous qui, poussés à bout

par la faim, s'emparaient des morceaux de pain qui moisissaient dans les fosses d'aisance et les mangeaient; d'autres préparaient pour leur repas un petit supplément de viande fait de vers puants; on voyait des professeurs et des juristes célèbres fouiller dans les détritiques des SS dans l'espoir d'y trouver des épluchures de pommes de terre souvent déjà pourries.

La plupart des détenus étaient tellement amaigris par suite de la faim, si complètement épuisés qu'ils ressemblaient à des squelettes ambulants plutôt qu'à des hommes en vie.

«Mais c'était la guerre, et au dehors du camp aussi on avait faim, alors... Non, cher visiteur; dans le camp de concentration de Dachau, on a toujours souffert de la faim, bien avant la guerre! Depuis le début, depuis 1933: la faim; pendant douze ans: la faim. Non parce que c'était la guerre, mais parce les SS, du haut en bas de l'échelle hiérarchique, s'enrichissaient d'une manière systématique et abominable des maigres rations destinées aux prisonniers. Parce que les SS, non seulement prenaient régulièrement les quantités «désirées» sur la pauvre nourriture réservée aux détenus, mais encore en vendaient une partie en pratiquant l'usure.

Cela a coûté la vie à des milliers et des milliers de prisonniers, la santé aux survivants.

Travail d'esclave

La vie de la plupart des détenus se déroulait, jour après jour, dans les commandos de travail; là, les SS ou les Kapos généralement corrompus par eux, toujours à l'affût de nouvelles tracasseries, prirent sur eux la responsabilité de nombreux crimes.

En plus des nombreux commandos extérieurs existaient des commandos intérieurs, principalement affectés à l'entretien et à la vie du camp lui-même; parmi eux, citons par exemple, la cuisine, les bureaux, le nettoyage, la canalisation, etc...

Parmi les commandos extérieurs de Dachau, nous n'en mentionnerons qu'un seul: le «plantage» officiellement appelé «Station expérimentale allemande S.A.R.L.» C'était une entreprise privée de Heinrich Himmler, qui avait donné des instructions aux

cantines de la Wehrmacht et des SS pour que ceux-ci ne recoivent de condiments et autres produits alimentaires que de la station. Rien que dans ce seul commando, plusieurs centaines de prisonniers furent maltraités à mort par les SS.

Chaque camp de concentration était pour les SS une opération vraiment lucrative, une entreprise qui rapportait de gros bénéfices. Dachau, doté de plus de cinquante camps à l'extérieur, constituait une telle entreprise destinée à dépouiller et à exploiter les prisonniers comme main d'œuvre peu coûteuse. L'histoire de l'humanité a peu d'exemples de ce genre à nous montrer. Une des principales sources de revenus des SS consistait dans la «location» de détenus aux usines d'armements.

Mais ce n'est pas tout. Beaucoup de commandos, tels que ceux de la confection, de l'ébénisterie, de la boucherie, de la vannerie et de la corderie, étaient devenus de grandes entreprises artisanales où l'on eût été bien en peine de trouver quelque chose qui, sorti des mains des prisonniers, ne fut pas destiné aux SS; qu'il s'agisse de meubles ou de porcelaines, de peintures ou de sculptures, d'appareils de radio ou autres, les SS pouvaient tout prendre, ils pouvaient se faire faire n'importe quoi. Les chefs SS faisaient même meubler leur maison de chasse ainsi que leur villa. C'était des messieurs qui, dans leurs discours de propagande et dans la presse répétaient avec tant d'énergie: «Le bien de tous passe avant le bien personnel»!...

Les jouets les plus beaux et les plus coûteux devaient, eux aussi, être confectionnés par les prisonniers esclaves au cours d'un travail forcé, des jouets que la plus haute instance dirigeante du camp, imprégnée d'une sentimentalité à sens unique, offrait à ses propres enfants sous l'arbre du nouvel an.

Outre les entreprises particulières au camp, telles que «l'Inspection SS de la construction Reich Sud», de nombreux Konzerns industriels allemands ont gagné des millions en faisant travailler les esclaves du camp de concentration; ils sont aussi responsables de l'exploitation vraiment inhumaine des prisonniers sans défense. En ce qui concerne le camp de concentration de Dachau, il y avait avant tout (nous ne voyons aucune raison de nous taire à ce sujet) les usines Messerschmitt et les usines de moteurs de Bavière (die Bayerischen Motoren-Werke).

Si, un jour, on faisait l'historique du camp de concentration de Dachau, ce que nous espérons de tout coeur, il ne faudrait pas oublier, pour être complet, les monographies détaillées de tous les commandos importants.

Punitions barbares

Nous ne voulons donner ici qu'un petit aperçu de quelques punitions «légales» et «illégalles», sans toutefois entrer dans les détails des tortures et des supplices; on pourrait consacrer à ce sujet plusieurs volumes décrivant des souffrances amères, les dégradations morales et physiques les plus profondes. Des centaines et des centaines de documents, de déclarations, de preuves pourraient être rassemblés, concernant les crimes sciemment commis conformément ou en accord avec le prétendu système pénal. A cette occasion, nous voudrions insister sur le point suivant: l'argument souvent évoqué comme excuse aujourd'hui, que les crimes commis étaient des «attaques personnelles de SS» ou le fait de «chefs de bloc particulièrement sadiques» et que «dans les hautes sphères du Reich, ils n'étaient pas connus», cet argument est absolument faux et dénué de tout fondement. Quelques exemples de punitions légales:

La station debout (Strafstehen): cette punition pouvait être infligée 28 jours de suite. Le prisonnier devait passer tout son temps libre près de l'entrée du camp (la pause de midi et soir après l'appel); il restait là au garde à vous pendant des heures; tout mouvement lui était interdit; il était privé de sa ration journalière, des repas de midi et du soir.

Les travaux pénibles (Strafarbeit): cette punition était infligée pendant le temps libre. Elle consistait en travaux pénibles, tels que trainer des wagons, des pierres ou des sacs de ciment, et cela au pas de course. Celui qui restait en arrière, celui qui tombait ou qui tentait de s'enfuir, était abattu.

Les coups (Prügelstrafe): cette punition consistait en 25 coups de nerf de boeuf sur le postérieur du prisonnier à qui l'on avait le plus souvent retiré le pantalon et qui s'appuyait sur un tréteau spécialement conçu à cet effet. Le prisonnier devait lui-même compter les coups, ce qui donnait souvent lieu à de terribles méprises. Presque tous ceux qui étaient punis de la sorte, devaient être transportés à l'infirmerie (Revier), comme en témoignent les documents officiels. Citons quelques lignes d'un rapport médical: «sur la fesse gauche, des chairs enflées, de couleur bleuâtre et supurantes; sur la fesse droite, des trous de la grosseur d'un poing, qu'il faudra rembourrer avec de la chair. De plus, le rein droit est perdu, c'est pourquoi le prisonnier doit être tenu à l'écart pendant un certain temps. Il y a du sang dans les urines».

Suspension par les bras (Aufhängen an den Armen): le poteau tant redouté, auquel les prisonniers étaient suspendus pendant des heures, mesurait 2,50 m; il était en bois lisse et avait quatre arêtes. À son sommet, on avait fixé des brides. Par ces brides passait une chaîne avec des menottes. Le prisonnier montait sur un tabouret, on lui mettait les mains sur le dos et ensuite on lui passait les menottes, puis on le soulevait brusquement et on retirait le tabouret de sous ses pieds.

Au cours des dernières années on a disposé, entre les piliers de la «salle de bain», sept poutres transversales à chacune desquelles on pouvait pendre sept détenus à la fois, soit 49 en tout.

Après les tortures, les victimes étaient souvent pendant des semaines incapables d'utiliser leurs membres; c'est pourquoi Himmler ordonna que ces punitions ne soient appliquées que lorsqu'elles n'entraînaient pas une perte de main d'œuvre.

Détention au bunker (Bunkerstrafen): le bunker, que l'on appelait aussi les arrêts, contenait un grand nombre de cachots, ainsi que d'étroites cellules, de 80 centimètres de côté et de 2 mètres de haut, éclairées par des lampes de 1.000 watts. Des prisonniers y étaient enfermés pendant 3, 7, 14 et même 28 jours, ou «jusqu'à nouvel ordre». Pour un emprisonnement allant jusqu'à 3 jours, ils ne recevaient pas de nourriture; pour un emprisonnement plus long, ils n'en recevaient que tous les quatre jours.

Blocs punitifs (Strafblock): les blocs 27 et 29 étaient les blocs punitifs. Dans les premiers temps, on envoyait là, sur l'ordre de la section politique et pour de nombreux mois, beaucoup de croyants, des communistes et des Juifs.

Ces détenus étaient, non seulement contraints aux travaux les plus pénibles, mais subissaient, en plus de cela, pendant leur temps libre, toutes sortes de punitions. Ils ne pouvaient quitter leur bloc si ce n'est pour se rendre au travail. En outre, ils ne recevaient aucun repas du soir.

Les SS qui dirigeaient ces blocs étaient choisis parmi les plus sadiques et les plus cruels. Certains d'entr'eux avait acquis la triste habitude de chasser de leur lit, au milieu de la nuit, les détenus des blocs punitifs et ensuite de les laisser dehors, pendant des heures, de préférence quand il pleuvait ou neigeait.

Les punitions illégales n'émanaient pas «d'en haut», de Berlin; elles étaient infligées arbitrairement par les chefs de blocs ou les instances inférieures SS, pour la moindre faute commise, surtout dans les premières années. Plus tard, lorsqu'au «dehors», des

bruits coururent sur ce qui se passait à Dachau, on réglementa les punitions, en apparence seulement, car l'arbitraire des SS régnait plus que jamais.

Quelques exemples de punitions illégales:

Nacktstehen qui consistait à laisser le prisonnier, nu, debout pendant deux ou trois heures dans la cour du bunker et à l'asperger d'eau glacée au moyen d'un arrosoir; à l'obliger à sauter, à courir et à faire des genuflexions, à la même cadence, pendant des heures; à envoyer les prisonniers au pas de course, un nombre incalculable de fois, sur la place d'appel; à priver de nourriture, à détruire sous les yeux du prisonnier le colis qu'il avait longtemps désiré. Mais il y avait encore beaucoup d'autres persécutions, terribles et sadiques à un point tel que nous ne voulons pas en parler momentanément dans cette brochure.

Mentionnons- en seulement une qui fut souvent appliquée au début: le prisonnier devait sur ordre des SS grimper à un arbre et, une fois au sommet, chanter: «un oiseau vole» jusqu'à ce que d'autres prisonniers, également sur l'ordre des SS, aient scié l'arbre: alors, le malheureux s'écrasait sur le sol mort ou gravement blessé.

Il n'est pas étonnant que de tels traitements, bravant toute notion de civilisation, toutes les lois de l'humanité, aient poussé des prisonniers de Dachau, en proie au désespoir le plus complet et victimes d'une terrible dépression morale, à chercher la mort. Mais comment qualifier l'ordre du chef de la prison préventive, Baranowski, selon lequel il était formellement interdit d'empêcher des tentatives de suicides? Il existait, en effet, un règlement atteignant au summum de la bassesse et du cynisme: «le seul droit d'un prisonnier, à savoir le droit de se pendre, ne peut lui être pris; il doit pouvoir exercer ce droit en toute liberté...»

Que dire de l'ordre du commandant qui punissait un suicide manqué de 25 coups de cravache, tandis qu'un suicide réussi... A ceux qui nous prêchent maintenant encore, non seulement le pardon, mais l'oubli de ce qui se passa à Dachau, nous devrions sans cesse ouvrir les yeux sur ce que nous devrions pardonner et oublier...

Malades, malades, malades !

Qu'advenait-il alors de ceux qui, trop malades, trop affaiblis, étaient incapables de travailler? Les traitait-on un peu plus humainement? Non, bien au contraire!

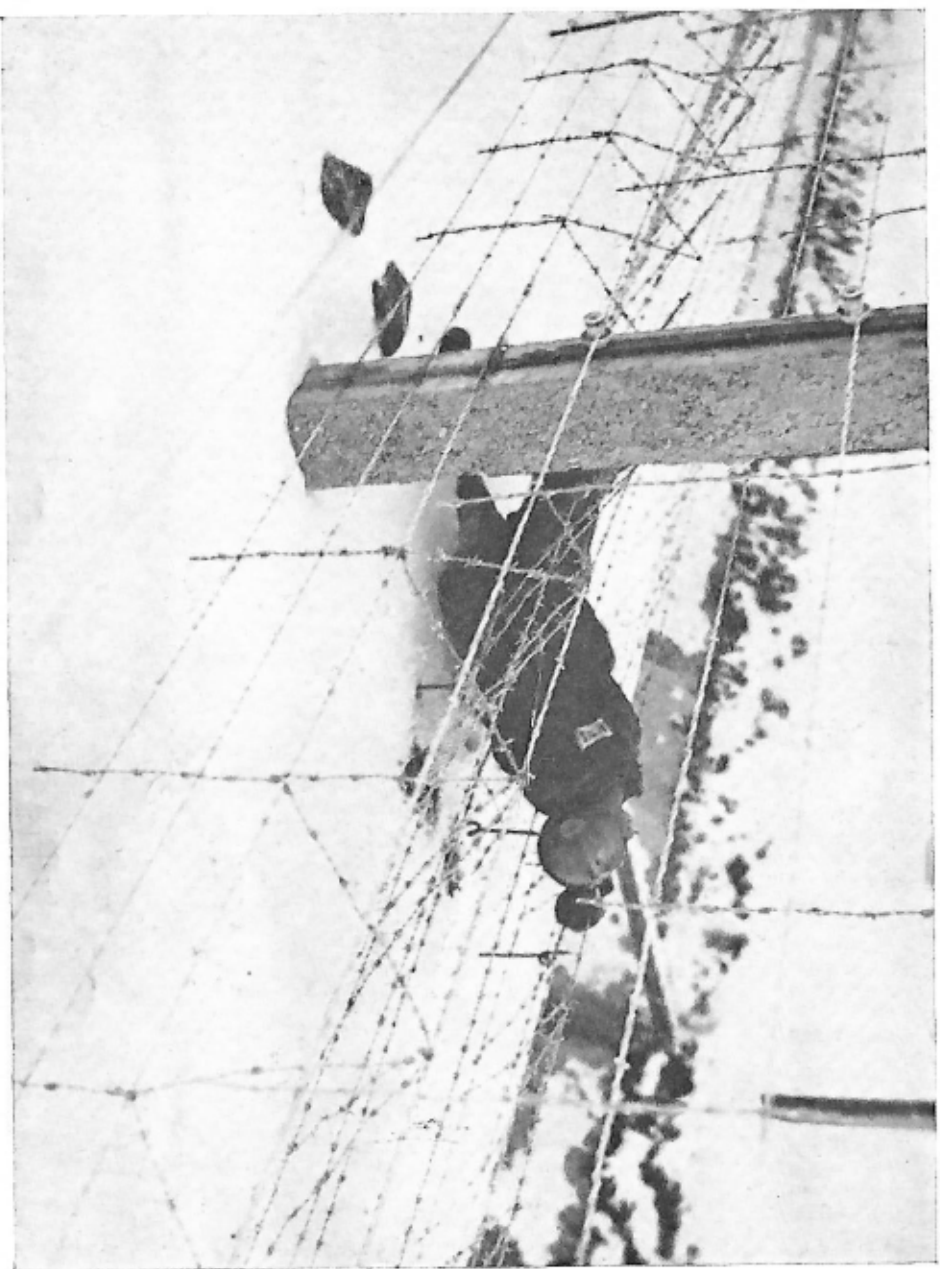
Si les conditions normales de vie dans le camp étaient à ce point catastrophiques qu'à la libération, la moitié des baraques faisaient déjà partie de »l'infirmérie«, les conditions faites aux milliers de malades étaient encore bien pires; elles constituaient un véritable martyre; elles étaient dominées par la crainte, toujours présente, des injections mortelles de benzine, des transports d'invalides (c'est-à-dire. des transports d'extermination) par la crainte d'être gazé, d'être opéré par un médecin SS incapable, d'être contaminé à l'infirmérie par d'autres maladies ou d'être victimes d'une de ces épidémies qui ravageaient le camp à tous moments, la fièvre pourprée ou la fièvre typhoïde par exemple. Du côté des SS, on ne faisait rien pour limiter la contagion, pour empêcher son expansion. On négligeait à dessein toute intervention dans ce sens, et ainsi il pouvait arriver que la population de blocs entiers soit exterminée, sans arrêt! Mais de nouveaux transports arrivaient sans interruption, de nouvelles victimes étaient livrées par la grande porte du camp...

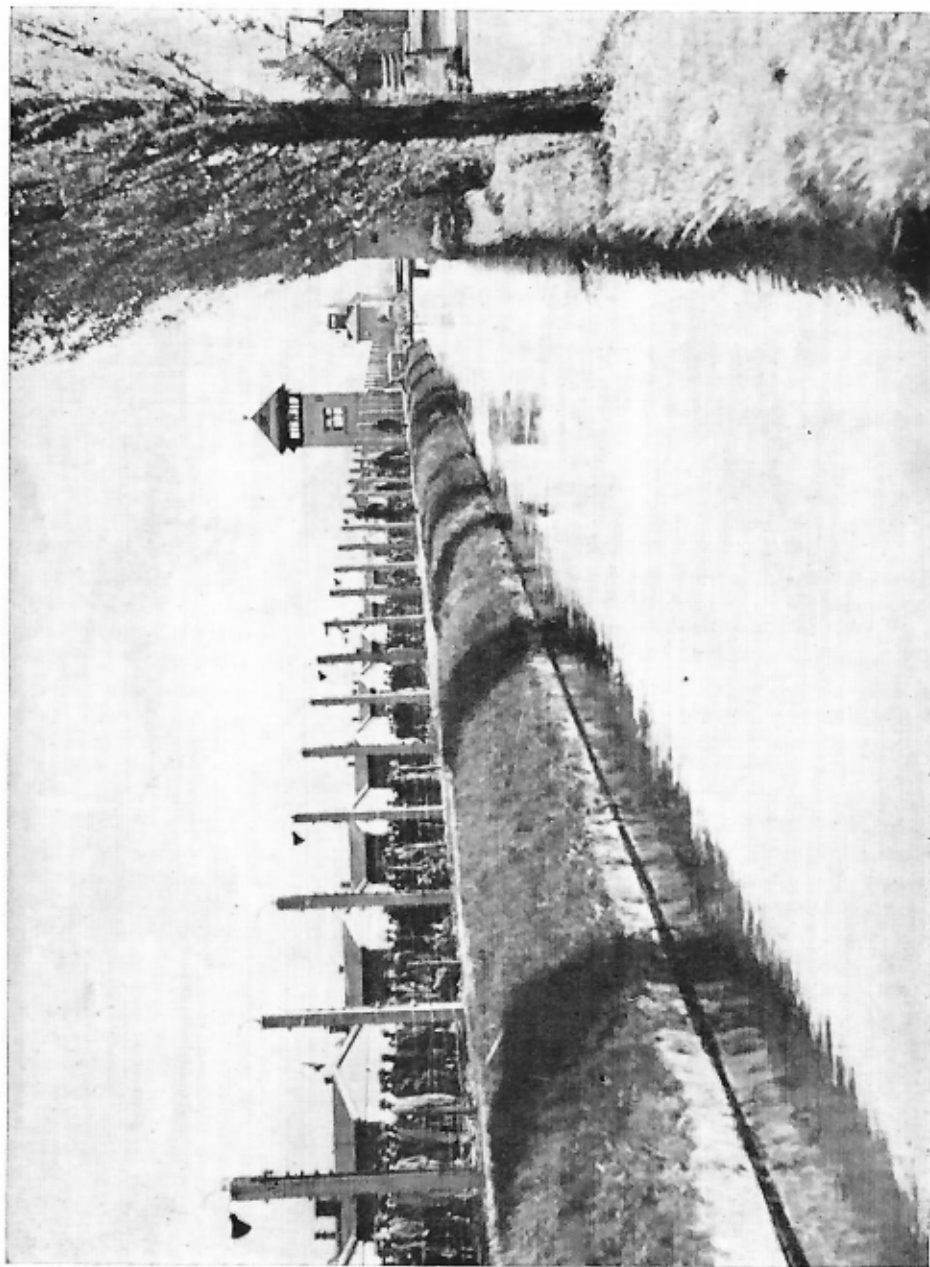
A l'infirmérie aussi, on avait superposé deux ou trois lits, mais même cela ne suffisait plus, si bien que de temps à autre, deux ou trois prisonniers, malades incurables, occupaient un seul lit. Le linge de corps et les draps de lit étaient rarement renouvelés, les paillasses se déchiraient, les pansements et les médicaments de toutes sortes, qui étaient tellement nécessaires, étaient tout à fait insuffisants.

Les blocs réservés à ceux qui souffraient de la diarrhée: un enfer dans l'enfer. Déjà, de loin, on était frappé par la puanteur; ici, des nuées de grosses mouches s'abattaient, là, les lits dégouttaient les uns sur les autres. Ici, ils mouraient pas centaines et pourtant, un peu de thé, un biscuit, auraient peut-être pu en sauver beaucoup...

A l'infirmérie aussi, les SS, les kapos corrompus et les garde-malades commirent d'innombrables actes de barbarie; par contre, les détenus-médecins et la plupart des détenus infirmiers pleins de désintéressement et d'abnégation, accomplirent de véritables exploits, usant souvent eux-mêmes leurs propres forces à l'extrême pour assister les malades et les soigner contre la







volonté des médecins SS, risquant leur vie à chaque instant pour apporter leur aide. Ils réalisaient presque l'impossible, ils prenaient régulièrement chez les SS les médicaments et les pansements si précieux; ils cachaient ceux qui étaient en danger et ceux qu'on recherchait; combien de tableaux de température ne falsifièrent-ils pas pour garder quelques jours à l'infirmerie les plus affaiblis et leur éviter de pénibles commandos de travail!

Tous les sacrifices accomplis au cours de ces années, jour par jour, heure par heure, par la grande majorité des détenus-médecins et des détenus-infirmiers de tous les pays, tout ce qu'ils firent au mépris de leur propre vie pour assister et aider, les malades, quelle que soit leur nationalité, cela on pourra peut-être en jour le concevoir, jamais on ne pourra l'apprécier à sa juste valeur.

Quand dans les mois qui précédèrent la libération, l'infirmerie fut plus que surpeuplée, de nombreux internés moururent aussi dans les baraques des autres blocs. Chaque matin, le train de la mort, comme on l'appelait, tiré par des prisonniers, venait charger les corps allongés dans les baraques. Souvent, il y en avait une centaine ou plus, qui gisaient dans la neige, avec au gros orteil, un morceau de carton portant le numéro d'immatriculation et une indication qui intéressait les SS au plus haut point: le prisonnier avait-il des dents ou des couronnes en or? Sous la surveillance des SS, ces dents et ces couronnes devaient être arrachées aux morts et rassemblées: une «source de revenus» qui rapporta des sommes rondelettes aux SS.

Ainsi donc, on pratiquait ici, sur l'ordre officiel de Berlin, ce qui eût été condamné par tout honnête homme, ce qui eût été flétri et puni par tout autre gouvernement comme profanation criminelle des morts: la mutilation des corps, organisée et systématique.

Les cobayes humains

Dans l'ancien bloc 5, le «bloc des expériences», des atrocités étaient commises qui dépassaient en abomination tout ce qui se faisait généralement dans les camps de concentration allemands. C'est pourquoi, *«l'entrée de ce bloc sans autorisation était interdite sous peine de mort»*.

Ici, des professeurs et des médecins allemands se livraient à des expériences, non pas comme auparavant sur des cobayes ou des souris blanches, mais sur des hommes en vie! Ici, ils expérimentaient leurs «découvertes» douteuses sur des prisonniers politiques, en particulier des Russes, des Bohémiens, des Ukrainiens et surtout des prêtres polonais. Ces expériences «scientifiques» se faisaient sous le contrôle permanent de l'aviation allemande (Luftwaffe), qui ordonnait certaines expériences, comme par exemple, le maintien dans l'eau glacée et le maintien sous pression.

Les expériences de maintien sous pression dans l'eau glaciale devait permettre de déceler le laps de temps moyen après lequel il ne servait plus à rien de rechercher des aviateurs tombés à la mer.

C'est ainsi qu'au bloc 5, on mettait des prisonniers dans un bassin d'eau glaciale, on les y laissait souvent pendant des heures jusqu'à ce que ils soient devenus tout à fait raidés: ou bien, l'eau du bassin n'était refroidie que petit à petit jusqu'au point de congélation. Les médecins SS enregistraient alors soigneusement le pouls, la tension et toutes les autres manifestations de leurs cobayes humains, jusqu'à ce que la victime perde conscience. Si le prisonnier n'était pas mort, mais seulement inconscient, on le retirait de l'eau et, pour expérimenter les moyens de lui faire reprendre conscience, on le mettait dans une étuve, ou bien on le réchauffait au moyen de rayons lumineux, ou bien encore on l'étendait nu dans un lit entre deux femmes nues, des prisonnières amenées du camp de concentration de Ravensbrück, et tous les symptômes et les réactions étaient notés avec une grande précision...

Les expériences de maintien sous pression se faisaient également sur l'ordre formel de Himmler. Pour ce faire, on amenait dans le camp un camion de l'aviation allemande, spécialement aménagé pour des recherches concernant les vols à haute altitude, et dans lequel on expérimentait sur les détenus les effets d'une pression d'air très élevée: presque tous les cobayes en mouraient. De nombreux prisonniers étaient maltraités au cours d'expériences dites «médicales»: infections provoquant artificiellement l'apparition de phlegmons, injections de microbes de la malaria et d'autres maladies épidémiques; puis on essayait sur les patients de nouveaux médicaments; la plupart du temps les victimes mouraient, des suites des sévices subis.

Des crimes de ce genre commis par des médecins, de soi-disant hommes de sciences, sur des prisonniers sans défense, une telle bestialité organisée bureaucratiquement au nom du national-socialisme, dépassent l'imagination et certains y croient difficilement; mais les dépositions faites au procès des médecins de Nuremberg, ainsi que les films pris au bloc 5 au cours de ces expériences par les allemands eux-mêmes, constituent une preuve irréfutable de ces crimes: les détenus du camp de concentration constituaient le matériel expérimental le moins coûteux.

Solidarité: Toujours présente

Il se trouve aujourd'hui des gens pour affirmer que dans les camps de concentration hitlériens se trouvaient principalement des détenus criminels, de droit commun. Cette affirmation est absolument fausse et constitue un mensonge consciemment exprimé: les statistiques officielles le démontrent clairement.

Les criminels enfermés au camp de concentration y étaient amenés par les SS dans le but de corrompre le moral des autres prisonniers. Mais ils n'y ont pas réussi à cause de la maturité politique de la plupart de ces derniers. Pendant douze ans, les SS règnèrent par les crimes, les mauvais traitements et les atrocités de toutes sortes, tandis que les prisonniers firent preuve de l'altruisme le plus élevé envers leurs compagnons de captivité, de grandeur humaine et de sacrifice de soi dont on pourrait trouver difficilement des exemples dans l'histoire. Sans ces marques de véritable solidarité, sans cette volonté de mettre sa vie en jeu pour sauver en une autre, bien d'autres victimes auraient succombé.

Parmi ces héros anonymes se trouvaient des ressortissants de toutes les nations, parmi lesquels de nombreux résistants allemands qu'il est équitable de mentionner spécialement.

Il fallait une bonne dose de caractère pour ne pas se laisser corrompre par la force d'une position importante et par les avantages matériels qui y étaient associés. Ceux qui furent internés dans le camp, pour la plupart d'entre eux, appartenaient à l'un ou l'autre grands partis politiques ou étaient croyants — ont fait preuve de cette remarquable force de caractère. A part

quelques exceptions, les prisonniers qui ont réussi à obtenir une fonction importante dans le camp de Dachau, ont ressenti comme une nécessité évidente de l'exercer, non seulement dans leur propre intérêt, mais pour le bien de la communauté, de leurs compagnons de captivité. Si on avait confié ces postes à des criminels, il en aurait été tout autrement, le nombre des morts aurait été plus grand, la vie dans le camp aurait été encore plus insupportable.

Si cette nourriture spirituelle s'avérait presque aussi souvent nécessaire que l'autre nourriture, elle l'était encore plus pour les prisonniers qui devenaient à peu près indifférents ou désespérés quand ils envisageaient l'avenir: elle les aidait, elle leur redonnait de l'espoir et de la confiance, un nouveau but dans la vie et par ce fait même un nouveau courage de vivre. Cette nourriture était faite de très nombreuses conversations et d'exposés secrets, de livres de sport et de discussions politiques strictement interdites. Tout cela nous redonnait une tenue, raffermissait notre croyance en l'avenir, car celui qui ne croyait plus en l'avenir était perdu. Ainsi la conviction, la certitude absolue de la faillite prochaine du régime d'Hitler s'avéra presque aussi nécessaire qu'un petit morceau de pain supplémentaire ou une deuxième ration de soupe à l'eau.

La haine du régime nazi était commune à tous les détenus qui, malgré leurs conceptions politiques et philosophiques différentes, faisaient régner entre eux la solidarité.

Cela prenait un caractère tout à fait spécial dans le bloc punitif. Bien que se trouvant à l'écart du camp, le prisonnier n'y perdait jamais contact avec ses amis, qui nourrissaient pour lui une grande sympathie et un respect particulier.

Pour arriver à pénétrer dans ces blocs punitifs, le Comité International et les Comités nationaux clandestins, usaient de tous les moyens, pour transmettre des «nouvelles», obtenir une entrée «non autorisée», par les SS, pour ceux des détenus frappés d'interdiction.

Malgré les terribles menaces et dangers que cette action comportaient, tout cela se faisait, la solidarité pénétrait, des vêtements, linge, pain, soupe, médicaments, cigarettes, étaient distribués par priorité aux camarades les plus handicapés.

Naturellement, il y avait aussi, parmi les prisonniers, occupant ou non un poste, des égoïstes. Aurait-il pu en être autrement?

Mais en général, à part quelques exceptions. Chacun de nous se montrait constamment et en toute circonstance à la hauteur de sa tâche.

Mais, en général, le sacrifice de soi, désir et la volonté d'apporter de l'aide était si grand que le courage, la force et le moral des détenus s'en trouvaient renforcés et élevés, que cette abnégation était souvent plus forte que toutes les atrocités, toutes les chicanes de la direction SS du camp et de ses valets.

Et des milliers de prêtres

Parce que l'Eglise, aussi bien catholique que protestante, n'avait pas fermé les yeux devant les atrocités et les pratiques du national-socialisme, ses représentants les plus intrépides se firent arrêter et jeter dans les camps de concentration.

Au début de la guerre surtout, ils furent amenés en grand nombre à Dachau: des prêtres catholiques et des théologiens protestants, des membres du clergé séculier et des séminaristes, ainsi que des prêtres de l'Eglise grecque orthodoxe.

Particulièrement torturés et bafoués par les SS, la plupart d'entr'eux arrivaient directement au bloc punitif ou au bunker. Au cours de cette période, ils durent en outre travailler dans les commandos les plus durs et les plus mauvais: dans les sablières, dans les plantations, dans les convois de la mort et dans les commandos crématorium (ceux-ci réservés surtout aux prêtres polonais).

Dans l'ensemble, plus de 2.000 prêtres trouvèrent la mort dans le camp de concentration de Dachau.

Comme on pouvait s'y attendre, les SS ont essayé de dresser les autres prisonniers contre les prêtres, ce qui échoua toujours grâce au discernement politique et humain de nombreux prisonniers. Cette tentative de division renforçait tout simplement le front commun des détenus contre les SS. Peu à peu, cette union s'est avérée plus profonde et plus solide que toutes les différences de conceptions politiques et religieuses.

Plus tard, la situation des prêtres s'est améliorée, surtout après

Stalingrad, non seulement dans la mesure où les SS devaient compter avec le Vatican, mais parce qu'ils étaient contraints de prendre en considération l'opinion publique.

Ainsi, il pouvait arriver que les SS, tortionnaires de centaines de prêtres, accordent à ceux-ci certains allègements, pour donner le change à l'opinion publique. C'est ainsi qu'ils reçurent, par exemple, en 1941, la permission d'ériger une espèce de chapelle dans le bloc des prêtres. Trois ans plus tard, cette chapelle fut le théâtre d'un événement peu ordinaire dans les annales de l'Eglise: En effet, le 17 décembre 1944, un prisonnier, l'évêque de Clermont-Ferrand, y a consacré prêtre un autre prisonnier très gravement malade, le diacre du diocèse de Münster, Karl Leisner... dans le plus strict secret, car c'était une activité sévèrement interdite par les SS.

Tout ce qui était nécessaire à cette cérémonie religieuse, comme par exemple, le costume de l'évêque, avait été confectionné, par des prisonniers, surtout par des Allemands qui se trouvaient dans le camp depuis de nombreuses années et qui connaissaient toutes les ressources. Les prisonniers qui travaillaient dans les usines de Messerschmitt avaient confectionné la croix et la bague; l'étoffe de la soutane et le camail sortaient du butin accumulé par les SS au gettho de Varsovie. Le cardinal Faulhaber s'était procuré les huiles et les livres rituels.

Ces préparatifs et l'exercice même de cette consécration illégale ont fait apparaître une solidarité chrétienne particulièrement émouvante.

De nombreux prêtres aidaient les malades et assistaient les mourants, non seulement à l'infirmerie, mais aussi dans les baraquements ravagés par le typhus. Ici aussi, des prisonniers non catholiques avaient dérobé à l'infirmerie, souvent au péril de leur vie, des chapelets et autres objets du rituel. Quand les gens d'église formèrent un groupe à part auquel les SS accordèrent quelques avantages, lorsqu'ils furent mieux traités que le reste des prisonniers, on put d'autant mieux apprécier la solidarité qui unissait les prêtres aux autres prisonniers, car il était rare que les premiers restassent sourds aux appels des seconds.

Dans les archives de Dachau, on pouvait trouver les « motifs » de l'arrestation de nombreux prêtres: « Protestation contre les lois de l'Etat sur le mariage » — « Conduite injurieuse envers l'Etat » — « Ennemi de l'Etat » — « Fonction spirituelle inter-

dite » — « Fonction spirituelle interdite auprès d'étrangers » — « Hébergement de déserteurs » — « Corruption d'enfants » —

« Ami des Juifs »...

C'était vraiment un tableau d'honneur!

Dernière étape: Le Crematorium

Au début, on employa des prisonniers juifs au commando « crematorium », puis ce furent des Russes, des Ukrainiens, des criminels et plus tard de nombreux prêtres polonais, toujours par groupe de six. Leur tâche consistait à entretenir le feu, à nettoyer les locaux, à aider les SS à pendre leurs victimes, et surtout à brûler nos camarades morts.

Après trois mois tout au plus, ils étaient à leur tour pendus par les SS et brûlés dans le four: ils avaient vu trop de choses; morts, ils ne pourraient plus rien raconter...

Ce crematorium a réduit en cendres des milliers et des milliers de gens. Ses deux fours ne suffisaient même plus et il fallut en construire un nouveau avec quatre fours cette fois. Lorsqu'au début de 1945, le coke n'arriva plus, on « enterra » les morts dans de grandes fosses communes sur la montagne voisine. (Le Leitenberg.)

Quelques jours avant la libération, comme l'armée américaine s'approchait, les SS n'osaient plus quitter le camp: ils entrasèrent les corps devant le crematorium; le tas atteignit presque les dimensions d'une maison. Des centaines de cadavres gisaient là, la plupart nus, livides et squelettiques, la peau grise et noirâtre. Des nuées de mouches s'étaient abattues sur les corps qui remplissaient l'air d'une odeur repoussante.

Aussi longtemps qu'il fonctionna normalement, le crematorium brûlait un corps en 10 ou 15 minutes. Ensuite, les cendres étaient tamisées et remises dans des urnes aux parents du mort, si celui-ci était de nationalité allemande... contre paiement de 75 marks! Une fois de plus, pour remplir leurs poches, les SS n'hésitaient pas à outrager les morts, car ces urnes vendues à la famille ne contenaient évidemment pas les « vraies » cendres.

Outre les prisonniers du camp, on brûlait ici aussi ceux qui, venus de l'extérieur, avaient été directement fusillés ou pendus dans le crématorium: un groupe de Résistantes françaises, des Italiens, des Yougoslaves, des Polonais et des Russes parmi lesquels se trouvaient des femmes, qui avaient refusé de travailler dans l'industrie d'armement allemande, ainsi que de nombreux officiers et soldats allemands, surtout après juillet 1944.

Les exécutions se multipliaient. Les camions qui transportaient les morts et le commando du crématorium étaient sur la brèche nuit et jour, surtout après l'arrivée des transports de Hongrie, après le soulèvement de Varsovie et l'évacuation d'Auschwitz. Les détenus arrivaient dans des conditions si pitoyables, qu'un seul transport comptait déjà plus de cent cadavres.

Mais quand, par exemple, quelques jours après le soulèvement de juillet 1944 une fumée épaisse et jaune sortait de la cheminée du crématorium, on savait dans le camp que c'étaient des gens de l'extérieur qui étaient brûlés, car ceux-là avaient encore de la graisse! Par contre, s'il s'agissait de prisonniers du camp, la fumée était maigre et verdâtre.

Si nous le pouvions, nous les anciens de Dachau, nous demanderions aux visiteurs: »Y a-t-il quelque chose de plus exécrable qu'un régime qui pousse ses victimes à faire de telles constatations?«

Du côté allemand, on entend dire encore trop souvent aujourd'hui: »Dachau n'était pas si terrible que cela, il n'y avait pas de chambre à gaz...«

Non, en effet, on n'a pas gazé à Dachau mais à Hartheim. Si les chambres à gaz dont la construction avait été ordonnée par Berlin, ne furent jamais en état de fonctionner au Camp de concentration de Dachau, si les chambres à gaz ne détruisirent finalement que la vermine..., tout le mérite en revient à la Résistance du Camp, le Comité International clandestin.

Cette situation due à l'action des prisonniers eux-mêmes, ne peut en aucun cas blanchir, à titre posthume, Hitler et ses serviteurs.

La ville n'est pas responsable

Celui qui a vécu à Dachau, celui qui y a laissé des parents ou des amis, confond dans un même sentiment d'horreur et de haine le nom de »Dachau« et le régime nazi. Mais faut-il pour cela haïr la petite ville de Dachau et ses habitants?

Nous demandons à tous les visiteurs du camp de concentration de Dachau de ne PAS les haïr. Nous les prions de ne pas fuir la ville de Dachau parce que, sous le régime nazi, ses habitants ne se sont pas conduits plus mal, qu'ailleurs ils se sont conduits parfois mieux que ceux d'autres villes allemandes.

Il existe des preuves montrant le fossé qui, tout au long de ces douze années, s'était creusé entre une partie de la population et les SS, montrant que l'on dérobait aux SS quand et où c'était possible.

Ainsi, non seulement des jeunes filles allemandes refusaient de danser avec des SS, mais encore des rixes éclataient régulièrement, presque à chaque consécration de l'église, entre des jeunes hommes de Dachau et les SS.

Lorsque les prisonniers passaient par la ville, des hommes et des femmes courageux leur donnaient à la dérobée une cigarette ou un morceau de pain; ils essayaient de soulager le sort des prisonniers par d'autres moyens, risquant de se faire eux-mêmes envoyer au camp de concentration.

Non, ce ne sont pas les habitants de Dachau en tant que tels qui sont responsables de l'existence du camp de concentration de Dachau et de ce qui s'y passa...

Tous les chiffres cités concernant le nombre de morts, les différents transports, etc. proviennent de sources officielles sûres, de sources plus ou moins officielles, et ont été vérifiées dans toute mesure la mesure du possible.

Les chiffres officiels définitifs n'existent pas encore 17 ans plus tard. Il est probable que nous ne les connaissons jamais, d'autant plus qu'au cours des derniers mois qui précédèrent la libération, plusieurs milliers d'entrées ne furent pas enregistrées.

NdlR.

Document SS officiel

Evaluation par les SS des bénéfices résultant de l'emploi des prisonniers dans les camps de concentration.

Salaires journaliers moyens RM 6.00

défalcation pour la nourriture: RM 0.60

défalcation pour amortissement des objets vestimentaires: RM 0.10

Durée approximative de la vie:

9 mois = 270 jours $\times$ 5.30 = 1 431.00 1431.00

Exploitation rationnelle des corps des prisonniers:

1. Or dentaire

2. Habillement personnel

3. Biens laissés par le décédé

4. Argent laissé par le décédé

moins frais d'incinération RM 2.00

Bénéfice moyen net RM 200.00

Bénéfice total sur 9 mois RM 1 631.00

plus bénéfice supplémentaire de l'utilisation des os et des cendres.

Police secrète d'Etat.

Quartier Général de la Police d'Etat à Munich 3. 11. 41

B Nr. g 9074/41 11 A/Sche. 11 A

1 Schreiben: gef. AU Secret.

Au

Commandant du Camp de Concentration de Dachau

OBJET: Prisonniers de guerre russes

Action: Ordre du Chef de la SIPO et de la SD du 11. 10. 41

Annexes: néant.

Par ordre du chef de la SIPO et de la SD, les trois russes dont les noms sont mentionnés ci-dessous et qui ont été reconnus comme «entièrement suspects et ne devant pas être gardés plus longtemps» par le «Einsatzkommando» seront exécutés immédiatement au camp de concentration de Dachau.

1) F 304-10118 Ignatziuk Iwan, 12. 10. 1913

2) IV B-117772 Dawanow Michayl, 15. 05. 1919

3) IV B-119827 Schtscherbakow Andrey 17. 09. 1914

II. à classer: Prisonniers de guerre russes.

W. V. II A sogl.

I. A.
signé Schermer

Du Camp de concentration de Dachau

Evasion du Communiste Beimler — 100 Mark de récompense sont offerts pour sa capture.

Hier soir mardi le leader communiste, bien connu et ancien membre du Parlement, le serrurier Hans Beimler, d'Augsburg, s'est évadé du Camp de concentration de Dachau. L'évadé, qu'il n'a pas encore été possible de recapturer portait des culottes de golf de teinte brune et un veston brun. Il était rasé proprement et ses cheveux étaient coupés courts. Une caractéristique spéciale: ses oreilles sont considérablement décollées.

Une somme de 100 Reichsmark a été offerte par l'administration du Camp pour tout renseignement permettant la réarrestation du fugitif. Beimler est l'ex-leader communiste qui, lors d'une réunion au cirque Krone (peu avant la révolution nationale) disait «Nous nous réunirons de nouveau à Dachau». Il semble qu'il n'était pas très satisfait de la célébration de la réunion à Dachau.

L'ancien président du parti parlementaire communiste dans l'ancienne Assemblée Bavaroise, Fritz Dressel, originaire de Degendorf, qui a été arrêté il y a quelques jours à Munich et mis en arrestation préventive, s'est suicidé au camp de concentration de Dachau pendant la nuit de dimanche à lundi. Il a été trouvé avec les poignets tailladés. La raison de son suicide n'est pas connue, il semblerait qu'il ait commis cet acte dans un accès de dépression mentale. Rapport du journal «Amperbote» no 111 du 11. 5. 1933.

Lettre du Professeur Dr. Hippke, Médecin en Chef des Forces Allemandes adressée à Himmler en 1942.

Très vénérable Reichsführer SS,

Je me permets de vous remercier au nom du Département des Recherches Médicales des Forces Aériennes Allemandes pour l'apport appréciable et l'intérêt que représentent les expériences à Dachau; le seul fait qu'elles aient permis de mettre en évidence la possibilité de survie dans une atmosphère très pauvre en oxygène est un encouragement pour les recherches ultérieures. Des conclusions finales quant aux applications pratiques pendant les descentes en parachute ne peuvent encore être tirées actuellement, étant donné qu'il n'a pas été tenu compte d'un facteur très important: le froid; ce facteur impose une épreuve massive supplémentaire et extraordinaire à tout l'organisme et à ses fonctions, de telle sorte que les résultats seront dans la réalité beaucoup moins satisfaisants que dans les expériences actuellement en cours.

Les expériences additionnelles nécessaires ont commencé entre-temps mais certaines d'entre elles ne pourront être terminées qu'après l'achèvement du nouvel institut de recherches médicales des Forces Aériennes du Ministère de l'Aviation à Tempelhof, la «Chambre à basse pression» de cet établissement contiendra tous les éléments de réfrigération nécessaires ainsi qu'un plafond artificiel d'altitude de 30 Km. En outre, des expériences de «réfrigération profonde» sont continuées à Dachau actuellement. Dès que le travail nécessitera à nouveau votre aide précieuse, je sollicite d'être autorisé à me mettre une fois de plus en rapport avec vous par l'intermédiaire du Dr. Rascher Officier Médecin d'Etat-Major.

Heil Hitler.

signé: Prof. Dr. Hippke.

D 91

Lettre à Himmler concernant l'utilisation des «obturations» en or et des dents en or des prisonniers de camps de concentration, 1942

Unter den Eichen, 126—135
Lichterfelde-West
Berlin, 8 octobre 1942

Etat-Major Administratif Principal des Affaires Economiques SS
Tf: local 76.52.61

ligne principale 76.51.01

Réf.: Chef A/Fr/B

A mentionner dans la réponse.

Journal N° 892/42 Secret
Secret

Concerne: obturations en or, dents en or.

Au

Reichsführer SS

Berlin

Reichsführer,

Les obturations en or et les dents en or des prisonniers décédés en détention préventive doivent conformément à vos ordres être cédés au Département Médical. Là, cet or est employé au traitement des dents de nos hommes.

Le SS Oberführer Blaschke est déjà en possession de 50 Kgs d'or ce qui est le poids de métal précieux considéré comme suffisant pour les 5 années à venir. Pour des raisons de sécurité et aussi dans l'intérêt de s'assurer des ressources régulières, je considère que des nouvelles collectes d'or ne sont plus nécessaires dans un but dentaire.

Je vous prie de me faire savoir si les obturations en or et les dents en or enlevés aux décédés dans les camps de concentration, peuvent être désormais cédés à la Banque d'Etat, au titre de remboursement.

Heil Hitler.

I. V.

Frank

SS-Brigadeführer

et Général-Major des Troupes SS

Munich, le 26 janvier 1942
SECRET

Police Secrète d'Etat
Quartier Général de la Police d'Etat à Munich
L'Officier responsable
BNr. g 9116/41-II A
I; Rapport/Gef.Ma
Au Supérieur SS et Chef de la Police
SS-Obergruppenführer et Général de la Police
Freiherr von Eberstein Munich

Concerne:

Filtrage des PG russes soviétiques dans le Commandement Militaire VII.

Annexe:

Je vous envoie ci-joint pour votre information, la copie d'un rapport que j'ai adressé aujourd'hui au Reichssicherheitshauptamt (Quartier Général de la Sécurité d'Etat). Le Département de la Police d'Etat-Nuremberg Furth déclare dans sa lettre «teleprint» du 24. 1. 42 que 2009 russes soviétiques (652 officiers et 1357 sous-officiers et soldats) ont été à ce jour triés par les «Einsatzkommandos» du Département de la Police d'Etat de Nuremberg-Furth pour être placés au «Sonderbehandlung» (pour être exterminés).

Les relations avec le Major Général Schenmel Commandant des Prisonniers de guerre dans le Commandement Militaire XIII sont excellentes; nous n'avons éprouvé jusqu'ici de difficulté d'aucune espèce, avec ce commandement.
II. Nach II A z.d.A.

I. V.
signé (illisible) Doc X

Copie

Oranienburg, 4 avril 1942

Quartier Général Principal Administratif des Affaires Economiques-SS

Bureau Groupe D

Camps de concentration

D I/1/Az: 14 e 3/Ot./U.

SECRET

Objet: Punitons corporelles

Aux Commandants des Camps de Concentration de Da., Sh., Bu., Mau., Flo., AU., Gr.Ro., Natzw., Nie., Stu., Arb., RaV., et au Commandant du Camp de Prisonniers de Guerre de Lublin.

Le Reichsführer SS et Chef de la Police Allemande a ordonné que si dans ses directives concernant les punitons corporelles (à appliquer aux détenus, femmes et hommes) apparaissent les mots «plus sévères», le châtiment doit être appliqué sur les fesses nues.

Dans les autres cas, il y a lieu de s'en tenir aux règles en vigueur telles qu'elles ont été établies par le Reichsführer SS.

Le Chef du Bureau Central
(signé) Liebehenschel

SS Obersturmbannführer.

TABLE DES MATIERES:

<i>Introduction</i>	3
<i>Déjà en 1933</i>	4
<i>Quelques dates entachées de sang</i>	6
<i>Un jour comme les autres</i>	9
<i>La faim</i>	10
<i>Travail d'esclave</i>	11
<i>Punitions barbares</i>	13
<i>Malades, malades, malades</i>	16
<i>Cobayes humains</i>	21
<i>Solidarité: toujours présente!</i>	23
<i>Des milliers de prêtres</i>	25
<i>Dernière étape: le Crématoire</i>	27
<i>La ville n'est pas responsable</i>	28

